

De l'uniforme

Par Madame Françoise THIBAUT, professeur émérite

L'uniforme uniformise. Il informe et désinforme.

Alors que le gouvernement français s'interroge sur l'opportunité d'imposer le port de l'uniforme scolaire, l'exemple venant de nombreux « ailleurs » peut sans doute aider à la clairvoyance. Le port d'un « uniforme » dès la maternelle inscrit l'enfant dès son plus jeune âge dans le tissu social de son environnement humain, territorial, voire national. Il dessine un sentiment « d'appartenance » à un groupe, ainsi qu'une particularisation de sa condition comme « membre actif » de ce groupe plus solide que lui-même. Il détermine l'effet identitaire, de même que la tolérance d'autres groupes eux-mêmes identifiables par ce moyen. Le cosmopolitisme est ainsi intégré par la pensée et s'avère être – sans agressivité – l'affichage de « ce que l'on est » collectivement sans recourir à l'arrogance ou la violence.

L'uniforme uniformisateur désinforme sur l'individu, devenu porte-vêtement, du rôle ou de la fonction qui lui sont assignés. Il est d'ailleurs possible de concevoir cette uniformisation comme une atteinte à l'individualité : l'uniforme induit en lui-même que tous les porteurs de la même enveloppe distinctive seront traités de la même façon et/ou accompliront des tâches communes. Ce faisant et en même temps, il propulse dans le groupe auquel il appartient, informe éventuellement sur le rôle du porteur : « l'habit fait le moine » !

L'uniforme est un médium ravageur d'une *redoutable efficacité* : on est vêtu de ce que l'on est, de ce que l'on fait : outil de *repérage visuel instantané*, il est *simplificateur* des relations sociales, hiérarchique et fonctionnel. Peu importe ce qu'il y a à l'intérieur de l'enveloppe distinctive du moment que le rôle qu'elle indique est rempli.

Le jeune enfant, dès l'école maternelle, la garderie, ou plus tard la « classe », intègre que *l'uniforme est un moyen de communication efficace*, qui permet de s'y retrouver lorsqu'il n'est plus dans l'espace familial : l'assistante en blouse rose qui aide à faire pipi, le gardien municipal qui sécurise la traversée de la rue, le pompier avec casque sont les premiers représentants de la hiérarchie et de la sécurité sociales. Lui-même s'il est porteur des signes distinctifs de sa condition – ses habits, l'insigne de son école sur son manteau ou sa chemisette, son bonnet ou sa casquette –, sera rassuré car il se saura « situé » dans un univers complexe : il retrouvera sa classe, sera remis sur le chemin de son groupe, et en cas de désordre, sera rapidement identifié par référence à l'appartenance affichée. Plus tard, jeune ado ou adulte débutant, il gardera en tête cette habitude référentielle d'appartenance à un groupe qui l'identifie et l'intègre dans un système global d'organisation et d'éventuelle hiérarchie.

Ancien ou moderne, laïc ou confessionnel, basique ou artistique, tout ensemble d'enseignement ou d'apprentissage imprime sa marque – bonne ou mauvaise – et, à ce titre, est loisible d'afficher sa présence sociale à travers ses membres.

Finalement, *être éduqué* est en partie s'être accoutumé à la nécessité de se vêtir *conforme*. Entourés de personnes habillées comme nous, nous développons un double sentiment : à l'interne, celui de l'appartenance ; vis à vis de l'extérieur, celui de la différence. Qu'il s'agisse d'un maillot de sport, d'un bleu de travail, d'un smoking de service, d'une chasuble d'infirmière, cela détermine immédiatement la situation et ses axes de relation. C'est pourquoi les régimes autoritaires, quels qu'ils soient, imposent à leurs populations, dès la jeunesse, ce *marquage* social. Dans *Le Capital*, Marx indique que l'individu n'est qu'un rouage du grand projet communiste : il est dans *la masse* uniformisée et se définit par elle, ce qui fait la force du système. Cela perdure dans les stupéfiants défilés contemporains de Russie, de Chine ou Corée du Nord.

Cela étant, au-delà de la gestuelle identique et de l'uniformisation apparente, l'individu, quel qu'il soit n'est-il pas – dans sa tête, sous le scalp – toujours différent de son voisin ?

Pour les Démocraties libérales, l'individu garde toute sa marge d'*individualisation*, ce qui n'empêche pas la nécessité de cohésion sociale pour fabriquer et entretenir une vie commune sereine et prospère. On ne s'enrichit pas dans le désordre, encore moins dans la dislocation des règles. Cette approche simple doit être intégrée dès le plus jeune âge : on peut être *original* ou *particulier* sans être destructeur. Tel est le message de l'uniforme.

- ***Peut-être un peu d'histoire...***

L'uniforme commença sans doute sa belle carrière à la Tour de Babel ; la Bible ne le dit pas, mais c'est une évidence : dans la multitude affairée, et le galimatias des langues différentes, la seule façon de s'y retrouver fut de vêtir les transporteurs en transporteurs, les tailleurs de pierres en tailleurs de pierres, les esclaves en esclaves, leurs gardiens en gardiens. Trois mille ans avant les débuts de la civilisation indo-européenne, les empereurs de Chine du Nord, déjà, vêtaient les lettrés en lettrés, leur imposant longue robe entravée, bonnet orné, pour les empêcher de cavalier, de faire autre chose que penser et s'exercer à la calligraphie. Une complexe hiérarchie de coiffures et de vêtements permettait de distinguer les différents serviteurs du pouvoir. Le tablier de cuir distinguait aussi le céramiste et le forgeron, même loin du feu, ces artisans devant toujours en être vêtus, afin que, en cas d'urgence ou d'incendie, on puisse les retrouver facilement. À Rome la fonction sénatoriale induisait la Pourpre sur la toge, et les épouses de sénateurs étaient astreintes

au port d'une unique coiffure permettant de les distinguer en quelque lieu qu'elles fussent ; l'oubli de cette obligation impliquait une lourde sanction.

« Nous sommes ce que nous portons » : définition sociale très ramassée, qui résume assez bien la perception complexe du vêtement dans lequel nous évoluons : à la fois signalétique et non-indicatif de l'intime. En provoquant indirectement une perte de l'identité, il est à la fois protection et révélateur. Dans les avions, les personnels de cabine, qui affrontent parfois beaucoup d'agressivité de la part de passagers, disent couramment que leur uniforme est une « armure » face à l'anxiété ou au mécontentement qui s'adresse non à eux, mais à la Compagnie dont ils assurent le service.

Au fil de l'histoire de l'Occident, il est facile de signaler, le vêtement particulier des serviteurs de l'Église, notamment ceux itinérants : repérage et protection du pèlerin, quelle que soit sa destination, inspirant respect et accueil. Ou, au contraire, pourchassement en territoire non converti. Lors des Croisades, le revêtement de la *tunique croisée* par-dessus la cotte de mailles ou l'armure permettait de s'y reconnaître au sein des horribles mêlées.

L'origine à la fois chrétienne et guerrière est évidente. Mais s'y rattache aussi la protection intellectuelle des lettrés et des étudiants. Le chanoine et théologien Robert de Sorbon imposa vers 1257 à ses « collégiens » un vêtement ou au minimum une coiffure qui les différencièrent du commun des parisiens. L'Université de Montpellier faisait de même avec un bandeau de couleur sur le pourpoint. Les étudiants de Compostelle arboraient leur célèbre *cape* doublée de couleur dès qu'ils quittaient l'enceinte de leur apprentissage. La *toge* universitaire toujours portée dans tous les établissements de culture anglo-saxonne est avant tout un signe du respect à observer vis à vis de celui ou celle qui l'arbore, et pour les étudiants un repère d'appartenance, ou éventuellement de différenciation. Voir les différents épisodes de Harry Potter dans son collège de Poudlard.

Proche de nous, l'apogée du système est dans *l'uniforme de masse* pour deux raisons : parce qu'il dépersonnalise complètement ceux qui le portent, et parce qu'il fait la fortune de ceux qui le fournissent. Avec la conscription patriotique au nom de l'État national, la République française inventa la fabrication « à la chaîne ». Une des premières manifestations de la *première révolution industrielle* est la mise en fabrication des uniformes militaires. Avant, en vertu de la personnalisation des commandements et de l'origine privée des effectifs, les chefs de guerre équipaient eux-mêmes leurs hommes, les officiers s'équipant le plus souvent à leur frais. Les riches s'équipaient richement pas toujours uniformément (se souvenir de l'électeur de Saxe, Auguste de Fort, allant à la guerre couvert de diamants), les pauvres allaient « n'importe

comment » ou en guenilles¹, souvent pieds nus, d'où la difficulté de distinguer les gens de guerre des voleurs, faute de repères clairs. Même le roi équipe lui-même ses troupes. La conscription de la République élective, généralisée, permet aussi de faciliter la sanction des comportements inadéquats au sein des armées: en principe l'uniforme protège à la fois la victime et l'autorité. Le système hiérarchique des armées prends « corps » à travers l'uniforme imposé et les signes distinctifs qu'il affiche.

Le Vatican se préoccupa de protéger les chrétiens des maux spirituels ou temporels qui pourraient les détourner du droit chemin : en 1215 le Concile de Latran imposa le port de signes distinctifs aux musulmans (vert) aux juifs (jaune) présents en terre chrétienne, ainsi qu'aux lépreux (noir) et aux prostituées (rouge). La cape, le mantelet, le chapeau, le tablier, les revers et les rubans prenaient sens dans un souci d'ordre social et de prévention. La Révolution française crût bien faire à l'automne 1791, par trois décrets, en intimant aux juifs dits du Pape – ceux de l'Avignonnais et du Comtat Venaissin – de renoncer aux capes, rubans et tabliers ornés de jaune, indiquant leur appartenance, afin qu'ils fussent comme les protestants des « français comme les autres ». Ce brutal abandon leur parut effrayant car ces signes distinctifs adoptés depuis Clément VI constituaient leur *armure* dans leurs commerces, leurs déplacements et la pratique de leurs mœurs. Ces mesures déclenchèrent émeutes et désordres, notamment à Carpentras et cette *guerre des rubans et tabliers* ne prit fin qu'en 1807 grâce à l'Édit impérial de « francisation » des anciens États pontificaux. Toute aussi brutale et inattendue fut, au Royaume de Suède, vers 1751, sous Charles XII, *la guerre des bonnets* (le tiers État) et *des perruques* (la noblesse) qui aboutit à l'abolition des privilèges féodaux, et la création du premier parlement nordique.

Tout comme les enseignes de boutiques, longtemps la vêtue révèle le métier, le niveau des revenus, parfois même l'âge et le rang dans l'activité : les rubans au chapeau, les boutons, les galons, les boucles aux chaussures – le port même de chaussures en des temps où nombre de gens vont pieds nus ou au mieux en sabots – le droit à l'épée, au bicorné ou tricorne, au col de fourrure, aux revers garnis d'hermine ou de ragondin. Pour les plus humbles, cela joue aussi car les nécessiteux assistés sont repérables par l'insigne des institutions qui les secourent. Très tôt dans nos sociétés les internats pour enfants trouvés, uniformise d'indistinctes masses bleues ou grises (*la capote à boutons dorés* de la chanson préfigure l'indistinct uniforme des soldats). Madame de Maintenon mit toujours ses jeunes filles de Saint-Cyr en uniforme, afin de gommer les différences d'origines ou de fortunes, ne distinguant leurs classes que par les couleurs de leurs tabliers. Il y a aussi les bons et les mauvais élèves,

¹Guenilles : mot issu de néerlandais *guet* signifiant coquin. Le récit de la bataille de Leipzig illustre en – pourtant en octobre 1815 – la difficulté pour les autochtones de distinguer parmi les 500.000 hommes engagés les vrais belligérants de la racaille qui les accompagnait.

ceux arborant la rosette blanche ou rouge de l'excellence, le moyen bleu pâle, l'infamante coiffure du crétin².

L'actuelle tentative française d'imposer un uniforme au collège dénote la bonne volonté pour remettre un peu d'ordre dans un système délabré, mais cela ne provoquera *pas de miracle*. D'abord cela intervient beaucoup trop tard : l'enfant doit être « uniformisé » dès le plus jeune âge, dès qu'il rencontre garderie ou école. Trop tard aussi dans le temps collectif : les pays où l'uniforme scolaire est généralisé, respecté, apprécié ont cet « outil » d'éducation et de repérage depuis fort longtemps : tradition scolaire et coloniale britannique ou néerlandaise, tradition nord-américaine depuis George Washington, intégration partisane des régimes collectivistes... Pour des États comme l'Australie, la Malaisie ou Singapour, en raison de la diversité des groupes sociaux, la mise en uniforme des enfants leur assura d'abord d'être vêtus, propres, et la capacité à être intégrés dans la société globale tout en gardant leur identité particulière. Le plus souvent l'État n'y enseigne pas directement (ou peu) mais contrôle étroitement *la capacité* à enseigner ; ouvrir un établissement scolaire est très compliqué et le niveau exigeant. Au moment des indépendances post-2^{ème} Guerre Mondiale les responsables politiques ont perpétué et modernisé cette habitude vestimentaire. Tout pionnier ou immigrant de fraîche date a l'assurance de trouver l'école qui conviendra à ses enfants, et paiera la scolarité selon ses revenus, voire pas du tout, selon une habitude de prise en charge collective, les plus riches payant pour les pauvres.

Il est à craindre qu'en France ce modèle soit inapplicable : individualisme forcené, tradition conflictuelle entre Privé et Public. La plupart des Français assimilent l'enseignement privé – et ses uniformes – au catholicisme, ce qui est largement erroné. Enfin, et surtout *l'uniforme-objet* doit être respecté et ressenti comme un élément nécessaire : il doit être de bonne qualité, capable de tenir le coup toute une année scolaire, avec tout ce que cela comporte. La barre de 200 euros par « panoplie complète » est basse, et les chamailleries sur ce coût endossé -une fois de plus – par les collectivités sont déshonorantes ; de même les pinaillages sur le « lieu de fabrication » qui selon certains doit être français : si on ne trouve pas sur place le fabricant adéquat, point de salut ! fabriqué au Bangladesh ou ailleurs, quelle horreur ! Mais ces cris d'orfraie ne réalisent pas que ces fabrications permettent de nourrir les petits bengalis et de maintenir ouverte leur école locale. Enfin, et surtout, *l'uniforme-objet* crée *une responsabilité* de l'enfant qui le porte et celle de la famille à laquelle il appartient : pas question de rentrer en loques

²Cela existe toujours dans certains pensionnats d'Écosse, de Nouvelle Zélande ou d'Australie, où l'expression d'un « comportement inadéquat » (violence en général), ou d'une idiotie délibérée est exprimée par un signalement de couleur à porter même hors de l'établissement scolaire, dans la rue et chez soi. Sanction infamante qui doit provoquer – selon les éducateurs – une meilleure conduite (ou produire un révolté définitif ?).

tous les soirs, obligation de propreté et d'entretien. Si la famille ne s'occupe pas de cet aspect ou le refuse (ce qui peut arriver), l'uniforme sera abandonné, délaissé et disparaîtra dans les limbes des projets sans suite. Il y a donc, vis à vis de l'uniforme scolaire, tout *un apprentissage social* à intégrer et transmettre par le biais des habitudes collectives, des familles et des institutions scolaires. C'est un paradoxe dans la mesure où on a supprimé une grande partie de l'étiquetage pour les adultes et les métiers, alors qu'il serait imposé aux enfants et aux adolescents. La rébellion est en vue....

De nos jours, le plus souvent, on endosse l'uniforme de sa fonction uniquement dans le laps de temps où on l'accomplit. Dans le paysage urbain, le repérage vestimentaire est surtout d'ordre public : policier, gendarme (militaire s'il y a un risque) parfois sanitaire. La caractéristique la plus spectaculaire de la déambulation urbaine contemporaine est son *anonymat*. La rue est un fleuve de gens indistincts, dont la liberté consiste justement à n'être ni signalés ni repérés, (sauf s'ils le désirent).

Toutefois, la modernité a imposé *un uniforme planétaire asexué et volontaire* : le « jean », qu'il soit blue, black, lavé, foncé, noirci, stone washed, délavé, déchiré, élégant, avachi, grillé, de récupération, numérisé, large ou étroit, propre ou sale, pauvre ou chic. D'abord utilitaire, uniforme des ouvriers, métallos, bucherons, chercheurs d'or du Klondike, du Yukkon ou de l'Otago, il s'est imposé par sa robustesse et sa facilité d'entretien. La Seconde Guerre Mondiale et ses militaires libérateurs répandus partout ont habitué à la silhouette en *jean et T-shirt* les jours de repos. Puis le « jean » est devenu le « signe de révolte » d'une jeunesse insoumise. Il enveloppe désormais tous les milieux, tous les âges, toutes les activités : tenue préférée du voyageur, il est banal dans les écoles et les universités, toléré dans les bureaux, admis dans les banques, commun dans les commerces.³ Il est *l'uniforme des non uniformisés* ; il côtoie le sari, le boubou, la burka, équipe chrétiens et musulmans, Palestiniens comme Israéliens. Il est celui que l'on endosse en quittant son vêtement de fonction, fait partie de la panoplie libertaire, signe d'évolution progressiste et de modernité ? Alors qu'*il est en fait devenu le signe majeur d'uniformisation de masses indistinctes*, d'indistinction des individus. C'est d'ailleurs le lourd grief des militaires à l'égard des terroristes qui se fondent dans la masse, une fois décagoulés et en fuite après leurs forfaits. Etonnant destin d'un uniforme professionnel détourné, pour devenir le repère d'une individualisation contestataire. Celui qui le revêt, qu'il soit Président surpuissant dans sa spécialité, Pacha d'un monstre marin nucléaire, devient

³Dans un centre d'affaires (City) comme New York, dans les banques, officines financières, locaux des grandes enseignes, et même dans les innombrables dépendances de l'ONU, il est autorisé le Vendredi, se substituant, en vue du Week end, au classique costume sombre assorti d'une cravate noire ou au tailleur marine ou gris des dames affairées.

parfaitement anonyme, abandonne cravate, rosette, galons, pour redevenir étudiant dans sa tête, par le truchement de ce « *grimpant* de Nîmes ». ⁴

En le remettant à l'enfant il faut avoir la présence d'esprit de lui expliquer que l'uniforme fonctionne comme une sorte de « balise » qui le protège, et le situe dans la société à laquelle il appartient. Repérer l'uniforme ou le porteur de l'insigne de son établissement, relève de l'effort pour trouver la *bonne personne au bon endroit* et de lui assurer sa place, où elle devient active de la collectivité à laquelle elle appartient. Il est un *indicateur de normalité*, car seul le désordre, la guerre et la violence conduisent aux masses d'enfants en guenilles.

L'uniforme scolaire, s'il est bien inséré dans le jeu social, est la première balise de la longue chaîne d'obligations et de repérages sociaux qui émaillent toute vie de tout individu. Le parcours est long et parfois laborieux. La signalétique du vêtement indique *l'intégration* ; il n'est ni un choix, ni un instinct personnel : il indique « l'action dans le groupe » dans un rapport d'efficacité, de hiérarchie et d'ordre, et que chacun est à sa place afin que tout se passe au mieux. C'est un *costume*, une carapace et une devanture *très déterminés par les autres*, ce qui n'entrave ni la personnalité de chacun, ni le sentiment de sérénité que peut engendrer ce signe à la fois distinctif et solidaire d'un ensemble social.

⁴Sa symbolique libérale occidentale fut si forte dans les années 60/70 qu'il fut un temps interdit en URSS, donnant d'ailleurs naissance à un fructueux marché parallèle, alors qu'en principe il était plutôt l'uniforme du camarade-ouvrier.